

L'ÉCOLE SOCIALE POPULAIRE
PUBLICATION MENSUELLE

Le caractère de l'adolescent

PAR

Le R. P. Paul-Émile FARLEY, C. S. V.

Professeur au séminaire de Joliette



MONTREAL
L'ÉCOLE SOCIALE POPULAIRE

Direction :

SECRETARIAT DE L'É. S. P.
1075, RUE RACHEL

Administration :

L'ACTION PAROISSIALE
4260, RUE DE BORDEAUX

TOUS DROITS RÉSERVÉS

Imprimi potest:

G. DUMAS, C. S. V.

Sup. Prov.

Nihil obstat:

Georgius ROBITAILLE

Censor librorum

Die 7a martii 1927

Imprimatur:

† Guillaume FORBES, Év. de Joliette

10 mars 1927

HN

31

E34

V. 158

1927

Le caractère de l'adolescent¹

DEPUIS toujours la psychologie de l'enfant a sollicité les investigations des philosophes, et plusieurs ont fourni des données très précieuses à la science de l'éducation. Moins fervents et peut-être moins heureux furent ceux qui ont voulu scruter l'âme de l'adolescent, du jeune homme à l'âge de transition où, sans être encore un adulte, il cesse d'être un bambin. Sa physionomie mobile a toutefois retenu l'attention de quelques écrivains. Bossuet, dans son panégyrique de saint Bernard, en a tracé un portrait rapide, mais plein de vérité et de coloris. Tout le monde a lu le passage célèbre: « Quelle ardeur! quelle impatience! quelle impétuosité de désirs! » Boileau a suggéré aux tragédiens les traits essentiels d'un héros de vingt ans:

Un jeune homme, toujours bouillant dans ses caprices,
Est prompt à recevoir l'impression des vices,
Est vain dans ses discours, volage en ses désirs,
Rétif à la censure et fou dans ses plaisirs.

(*Art. Poét*, ch. III, vers 375 et suiv.)

Ce sont là des généralités. Mais voici qu'en ces dernières années, des théoriciens² ont étudié la question dans ses principes, des romanciers ont essayé de suivre l'adolescent dans sa vie inquiète et tourmentée, des autobiographes ont ajouté des témoignages personnels aux observations des savants. Le lecteur de ces essais n'est pas sans remarquer la note prudente de leurs conclu-

1. L'excellente étude que nous offrons à nos lecteurs fut d'abord publiée, en grande partie, dans *l'Enseignement secondaire* de Québec, avril et juin 1926. — É. S. P.

2. P. MENDOUSSE, *L'Âme de l'Adolescent*. Librairie Alcan.

sions. Réserve bien justifiée, car l'étude à faire est complexe, et le terrain reste encore médiocrement exploré, sans compter que les moyens d'enquête sont rares et toujours un peu suspects! L'adolescent lui-même ne peut guère aider à ce travail: au sein du trouble où il se débat, il se sent incapable de contrôler ses bouleversements intérieurs et de rendre compte de toutes ses impressions intimes. Comment photographier l'incendie qui le consume? Il ne reconnaîtra son âme actuellement en ébullition qu'au jour où elle se sera fondue et figée en sa forme définitive. Cependant les résultats de la science permettent aujourd'hui, à ceux qui n'exigent pas du premier coup le dernier mot d'un problème, de dégager quelques particularités d'une âme adolescente et de recueillir des notions utiles aux éducateurs.

Et d'abord, qu'est-ce que l'adolescence? Tous les auteurs n'en donnent pas la même définition. Les Romains, peu soucieux de vieillir, la prolongent assez tard dans la vie. Cicéron, déjà orné de trente-deux ans bien comptés, se décorait encore du titre d'*adulescens*. De nos jours, ce terme désigne d'ordinaire la période de la puberté (du latin *pubis*, duvet sur les joues, parce qu'à cet âge, la barbe commence à poindre chez les garçons). Mais la puberté se produit plus ou moins tôt selon le climat, la race, le tempérament de l'individu, le milieu où il grandit. Au Canada, la plupart de nos jeunes gens traversent cette phase de quatorze à vingt ans. Quoi qu'il en soit, cette transition provoque chez tous, avec une intensité diverse, une crise intellectuelle et morale. Désordre dans l'organisme, rupture de l'équilibre dans les facultés, désarroi dans la vie intérieure: une telle révolution offre de graves périls, si l'on n'y veille avec assiduité et prudence.

Le romancier Romain Rolland a noté comme suit les affres de son héros, *Jean-Christophe, l'adolescent*. « Tout

son corps et son âme fermentaient. Il les considérait sans force pour lutter, avec un mélange de curiosité et de dégoût. Il ne comprenait point ce qui se passait en lui. Son être se désagrégeait. Il passait des journées dans des torpeurs accablantes. Ce lui était une torture de travailler. La nuit, il avait des sommeils pesants et hachés, des rêves monstrueux, des poussées de désirs: une âme de bête se ruait en lui. » Plus loin, l'auteur nous donne le mot de l'énigme: « Christophe faisait peau neuve, Christophe faisait âme neuve. En voyant tomber l'âme usée et flétrie de son enfance, il ne se doutait pas qu'il lui en poussait une nouvelle, plus jeune et plus puissante. Comme on change de corps au courant de la vie, on change d'âme aussi. Dans ces heures d'angoisse, l'être croit tout fini et tout va commencer. Une vie meurt; une autre est déjà née. »

Pour reconnaître que cette métamorphose s'accomplit, pas n'est besoin de provoquer des confidences; elle se révèle par des signes extérieurs. On aperçoit d'abord le « duvet sur les joues », bien que ce ne soit pas l'essentiel. La chevelure devient plus dense et plus foncée. La physionomie s'accroît et se précise. L'air de famille se dessine plus nettement en même temps que se dégagent les traits personnels. La voix mue. Tous les sens se développent et se renforcent. Les yeux et les oreilles se font plus impressionnables. La sensibilité cutanée prend de la délicatesse: on ressent davantage les changements de température, on supporte mal un sous-vêtement rugueux; l'odorat surtout acquiert une finesse exceptionnelle. Aussi l'adolescent apprécie les aromes, et se plaît même à se parfumer. D'autre part, rien ne lui répugne comme tout ce qui est fétide.

L'odeur bonne ou mauvaise qui émane d'une personne ou d'une chose, peut devenir chez lui un principe inconscient de sympathie ou d'antipathie. Qu'il soit un

jour fort incommodé par une senteur d'oignon ou de choux, il gardera toute sa vie une aversion naturelle contre ces légumes. Certains dégoûts étranges n'ont pas d'autre origine. A mesure que ses organes acquièrent de la vigueur, il devient avide de sensations aiguës: il se complaît dans la lumière éclatante, il écoute avec joie les fanfares bien fournies de cymbales et de tambours, il goûte les mets épicés et les sauces piquantes.

La croissance en hauteur, qui retarde de onze à quatorze ans, reprend son essor, mais avec cette particularité qu'elle apporte une variation dans le canon de la forme humaine. Le corps s'allonge sans s'élargir en proportion, les jambes grandissent plus rapidement que le tronc, la tête se fait trop grosse pour les épaules. Tels membres ont des saisons d'accroissement suivies d'un repos pendant lequel d'autres progressent. Changements qui n'intéressent que le tailleur. Mais le psychologue constate que l'instabilité mentale marche de pair avec l'instabilité physique; les facultés elles-mêmes se développent d'une façon inégale. Tantôt l'une prend les devants, s'hypertrophie en quelque sorte, puis elle subit un moment d'arrêt et de calme relatifs alors qu'une autre se dilate à son tour. En dehors des causes physiologiques, il y a des faits extérieurs capables de provoquer de brusques transitions; un malheur, un deuil feront éclater un accès de sentiment; une lecture enivrante lâchera la bride à l'imagination. Certains auteurs anglais ont cru marquer ainsi la poussée successive des facultés chez l'adolescent: la fermentation débute par une volonté impulsive, l'enfant ne se maîtrise plus, ses appétits l'emportent; la crise se prolonge dans une sensibilité excitée par une imagination rêveuse; enfin le mal se réfugie dans l'intelligence aux prises avec une foule d'idées à la fois imprécises et violentes. En vérité, cet ordre ne peut être érigé en système, car il y a des écarts imprévus, des revirements

soudains et des solutions surprenantes. Pour comprendre le caractère de l'adolescent et pouvoir suivre l'évolution de ses tendances, il vaut mieux, semble-t-il, analyser une à une ses quatre facultés maîtresses et tâcher de discerner ce qu'elles ont de propre à cette époque de la vie.

L'imagination

Elle apparaît comme la faculté la plus vive, parce que c'est elle qui met les autres en mouvement. La vision intérieure prédomine sur les perceptions du dehors. A défaut d'expérience, le jeune homme exploite les données romanesques de son esprit, adaptant avec une rare ingéniosité les choses à lui-même et non lui-même aux choses. Ses désirs ardents, il les projette à l'extérieur avec une telle force qu'à ses yeux, ses aspirations prennent forme et couleur de réalité! Dans sa hâte fiévreuse de vivre, il anticipe sur la vie et tente de posséder en songe ce que lui refuse l'existence effective. Sans doute, ces constructions fantaisistes hantent aussi l'âme du bambin, mais le bambin transforme les objets qui l'entourent; il aperçoit des montagnes de chocolat vers lesquelles il marche avec des bottes de sept lieues; le jeune homme, lui, ramène ses rêves à sa personne: il se voit déjà établi dans le monde, adulé de ses concitoyens, muni d'une grosse fortune, célèbre dans les lettres ou dans les sciences. La situation sociale qu'il convoite alimente le plus souvent sa rêverie: elle se change en vie de fiction parfois plus intense et plus absorbante que l'autre. Quand le travail ou le jeu ne retiennent pas fortement l'attention, son esprit s'envole en un château construit tout aussi bien au Canada qu'en Espagne, où l'accueillent une famille et des amis; où des joies chimériques l'enivrent, quand des chagrins inventés à plaisir ne lui imposent pas une folle tristesse. Véritable hallucination capable de com-

promettre la vie mentale! Dans le journal intime d'un écolier de dix-sept ans, j'ai lu cet aveu significatif: « Je me suis fait dans mon imagination une existence à part qui se poursuit en rêve. Il me semble que je suis médecin, habitant une belle maison sur la rue Sherbrooke, à Montréal. Quand je puis être distrait en classe ou à l'étude, c'est là que je m'en vais. J'ai tant de bonheur au sein de mon petit foyer!... Cette vision me console des ennuis du collègue; mais d'autre part elle me trouble souvent. Mon confesseur m'a dit: « Recherchez la cause de vos tentations. » Je sais bien qu'elle est là. Mais comment le lui dire? C'est mon secret le plus intime. D'ailleurs saurait-il me comprendre? Ne me regarderait-il pas comme un homme ridicule? Mon cas est sûrement exceptionnel. » Ce dernier trait est à souligner. Si l'on peut amener un adolescent à ouvrir son âme, il commencera invariablement sa confiance par cette remarque: « Moi, vous savez, mon Père, je ne suis pas comme les autres. » C'est entendu. Tout de même il y a bien des ressemblances. Chacun invente des fantômes à son choix, mais tous ont un cinéma sous le front.

L'influence des idées sur la vie des sens détermine alors un phénomène fréquent: l'autosuggestion. Parlez devant un homme jeune d'une maladie quelconque, aussitôt il se tâte, s'ausculte et, au moindre indice, se croit atteint. Sans tarder, il recherchera un régime à suivre qu'il abandonnera vite d'ailleurs, quand l'excitation qui l'a fait naître se sera dissipée. On a vu des étudiants en parfaite santé vouloir abandonner leurs cours classique parce que, sur des conjectures les plus futiles, ils présumaient qu'ils mourraient jeunes.

A table, la moitié des goûts se règlent sur les caprices de l'imagination. Qu'un convive vante ou déprécie un plat, dix, vingt l'imiteront. S'il repousse son assiette avec dédain, les autres perdent l'appétit et se sentent

incapables de manger de ce mets. Dans les réfectoires de collèges, l'apparence du service aide grandement à la valeur du menu : une nappe blanche et bien lisse, quelques cristaux étincelants, des feuilles de laitue fraîche étalées sous des tranches de jambon, peuvent transformer un repas ordinaire en un banquet. Les procureurs améliorent facilement la pension sans augmenter les dépenses, s'ils savent ajouter le condiment peu coûteux mais très prisé d'un joli décor. Quand « on a un loup dans l'estomac », on ne déguste que du regard, la bouche n'a pas le temps de savourer. Autant que pour la nourriture, ce principe s'applique aux arts, aux sciences et même à la religion. Les parures du sacristain, à la chapelle, ne sont pas sans relever beaucoup l'éclat du culte. Au théâtre, les toiles et le costume corrigent les défauts des acteurs et réparent même le style de la pièce. Le moyen d'attirer et de plaire consiste spécialement à prodiguer fleurs, rubans et dentelles. Tous ces ornements donnent à la réalité un reflet de rêve qui l'adapte aux yeux de quinze ans.

Les livres remplissent cette fonction à l'égard de la vie en général. Les poètes en transfigurent la banalité, parce qu'ils l'embellissent et la font rayonner dans l'idéal. Aussi leurs œuvres sont-elles particulièrement recherchées par les adolescents. Presque tous les élèves passent, à un moment donné, par une crise de lecture : moyen facile de rêver avec suite et méthode. Romans et poèmes sont dévorés au grand jour ou en cachette. Et comme, à la période de la puberté, les préoccupations mentales se concentrent autour de la question sexuelle, les drames d'amour et les vers érotiques ont la préférence. La littérature de ce genre ne manque pas de nos jours, et, malgré la vigilance des maîtres, nombre de volumes indésirables circulent sous le veston d'écolier, comme autrefois « sous le manteau ». Ce ne sont pas toujours les histoires ré-

pugnantes, au style cru, qui souillent davantage les imaginations vierges, mais les écrits où la passion joue son rôle sous un voile transparent; une peinture discrète et suggestive ouvre parfois un champ plus vaste à la rêverie. René et Graziella peuvent être à ce compte plus dommageables que tels récits grossiers.

On ne lit pas à seize ans comme on lit à trente. Être témoin des faits ne suffit pas, il faut les vivre. Se fondre au héros qui évolue dans le livre, l'incarner en sa personne, ne faire qu'un avec lui pour jouir de toutes ses joies, souffrir même de ses malheurs; voilà un plaisir vivant que le jeune homme ne manque pas de se procurer! S'il lit le *Disciple* de Bourget, il se croira Robert Greslou et refera en imagination les expériences de la triste victime qui sombra dans le mal, sous la poussée inconsciente du professeur Adrien Sixte. J'ai connu un élève qui pleura toute une nuit sur la mort d'Atala: il s'imaginait être Chactas.

Dans ces âmes débordantes, il y a une telle facilité de communication qu'elles entrent jusque dans les choses. On a dit que « tout adolescent est panthéiste ». Non pas certes au sens philosophique, mais bien au sens pratique. Pour lui, toute la nature renvoie un écho à ses sentiments. La brise est une plainte, la foudre une colère, les flots ont une voix mystérieuse et lointaine qui contient une réponse aux soupirs des hommes. Jocelyn âgé de seize ans, avant de partir pour le Séminaire, dit adieu aux arbres du jardin paternel:

J'allais d'un tronc à l'autre et je les embrassais;
Je leur prêtais le sens des pleurs que je versais,
Et je croyais sentir, tant notre âme a de force,
Un cœur ami du mien palpiter sous l'écorce.

Mais ce sont là, dira-t-on, simples particularités des poètes. De l'adolescent aussi. Je crois même que les

deux se confondent à ce point de vue. Chose à remarquer: la vocation poétique est à peu près la seule qui se déclare ouvertement à cette saison de la vie. Victor Hugo, qu'on a qualifié d'« adolescent perpétuel », a parlé constamment ce langage. Aussi nul auteur n'est plus goûté de nos humanistes. Un écolier français disait un jour à un camarade: « Tu sais, j'ai découvert une chose. Eh bien! Victor Hugo est un type épatant, bien supérieur à Racine pour la psychologie. » A la vérité, la psychologie comptait pour peu dans ses préférences. Ce qui l'avait attiré, c'était l'évocateur de la nature, le magicien qui fait « vibrer les forêts comme de grandes lyres », le prophète qui croit voir « l'homme montant des ténèbres à l'idéal », le mage qui annonce « l'éclosion lente et suprême de la liberté »; en un mot, c'était le visionnaire dont les tableaux vivants constituent une incomparable école de rêve.

La sensibilité

L'imagination de l'adolescent est à tendances affectives, c'est-à-dire qu'elle agit sur sa sensibilité. Tout un monde de fantômes s'ajoute au monde réel pour impressionner son âme devenue sentimentale à l'excès. Il ressent un impérieux besoin d'émotion, d'une émotion intense et même brutale qui le fera vibrer jusqu'au frisson. Une faculté nouvelle est éclosée en lui; il veut en connaître toutes les ressources, en expérimenter toutes les puissances. Jusque-là l'enfant n'a vécu que du dehors; maintenant quelque chose d'indéfinissable l'envahit jusqu'au plus intime de l'être et fait jaillir de sa personne des passions inconnues, allume en son âme une concupiscence nouvelle et troublante. Mais à l'heure où son cœur anxieux aurait besoin de se confier, une force contraire vient de naître qui refoule à l'intérieur le flot de sentiments prêts à s'épancher. Le sens de la pudeur

apparaît et se développe avec la puberté. Chez la jeune fille, la pudeur physique existe à un plus haut degré que chez le jeune homme: elle n'oserait se baigner en public, tandis que celui-ci le fait sans la moindre crainte de blesser la modestie. Par contre le jeune homme éprouve peut-être plus vivement la pudeur mentale. Une impression vague, pleine d'une inquiétude un peu honteuse, le tourmente et le porte à dissimuler l'action mystérieuse qui s'opère en lui.

Dans son beau livre, *La Campagne canadienne*, le P. Dugré, S. J., signale avec finesse le caractère réticent de notre peuple: « Les gens de la terre, qui vivent près de la nature, gardent avec eux-mêmes leurs grandes affections comme leurs grands chagrins et les satisfactions délicates qu'ils éprouvent. Les mots tendres, nuancés ou brûlants, qui tradiraient leurs sentiments profonds, ne leur viennent pas ou leur font honte. » Le garçon élevé en ces milieux où la chaleur des âmes est peu apparente, sentira davantage la difficulté de s'ouvrir. D'ailleurs il se persuade que tout ce qui se passe dans son esprit et dans son corps est inconnu des autres, qu'il s'agit d'un phénomène nouveau, voire même inintelligible. Il se replie sur lui-même comme pour garder ou défendre un secret. Il refuse de s'expliquer et se plaint d'être incompris. A qui pourrait-il faire une pareille confidence? Si quelqu'un venait au-devant de son désir, se montrait en état de le comprendre, peut-être parlerait-il! Mais non, personne ne paraît soupçonner son malaise, sans doute parce que personne ne l'a jamais conçu. Alors pour soulager son cœur oppressé, il commence son journal en prose ou... en vers, qu'il griffonne en cachette et qu'il serre jalousement au fond de son bureau, en inscrivant sur la première page un anathème fulminant contre l'audacieux qui pousserait l'indiscrétion jusqu'à violer cette confession plus que sacramentelle. Si les maîtres qui

l'observent sont tentés de sourire, ils ont tort. Car, sous cet appareil assez naïf, vient de commencer une chose très sérieuse et digne du plus grand respect: la vie intérieure.

Un élément nouveau semble dominer la crise de la puberté et qui sert de thème ordinaire aux mémoires intimes de l'adolescent, c'est l'éveil de l'amour. D'abord il ressent comme un instinct qui le pousse à sortir de lui-même et à chercher dans un autre un complément à sa personne. La moindre marque de sympathie donnée par ses professeurs lui est sensible au point que tout intérêt qu'ils lui portent, ne fût-ce qu'en assistant à ses jeux, le flatte et gagne sa confiance. Chez ses camarades, il cesse de voir uniquement de simples compagnons de sport, il distingue ceux qui lui conviennent, choisit des amis, éloigne les autres. Ces liaisons se nouent souvent d'une façon subite: une franche poignée de main, un sourire à propos, rapprochent deux cœurs qui peut-être aussi se quitteront pour un rien. L'amitié cordiale précède ordinairement l'amour-passion; cependant la transition s'opère au moyen d'amitiés amoureuses qui se manifestent par des confidences, des cadeaux, surtout ceux qu'on peut garder comme souvenirs. L'ambition de plaire est la première manifestation extérieure dans le jeune homme qui cherche à se faire des amis. Il aura un plus grand souci de propreté, recherchera l'élégance de la toilette, suivra la dernière mode; il fera bouffer avec grâce un mouchoir de soie crème dans la poche haute de son veston, il sera pourvu d'un miroir afin de contrôler les ondulations de sa chevelure et de surveiller l'apparition fâcheuse d'un petit bouton sur la peau fraîche de son visage.

Avant de partir à la conquête de sa dulcinée, il aime pour aimer, il s'exerce à aimer. *Amabam amare et amari*, disait saint Augustin adolescent. Ses premières amours

sont très souvent des amours en songe; il s'attache à un fantôme qu'il visite en des rendez-vous clandestins. Pierre Loti, dans son *Roman d'un enfant*, nous a raconté comment il s'était épris, à quatorze ans, « d'une vision de rêve » qui lui avait fait éprouver l'amour « avec son immense mélancolie et son immense mystère ». Chateaubriand jeune a été amoureux d'un portrait, et Pygmalion, d'une statue. Qui pourrait compter ceux de nos élèves qui se passionnent pour une image collée dans leur bureau d'étude ou même pour une gravure de leur dictionnaire?

Cette soif brûlante d'affection ne se contente pas longtemps d'une ombre fugitive, elle réclame vite un être en chair et en os. Alors les externes se font une « blonde »; les pensionnaires, n'ayant pas de relations avec les personnes du sexe, cherchent ailleurs un dérivatif à leur besoin d'aimer. Un bon matin, un grand aperçoit un plus jeune au teint rose, aux regards doux et candides; il s'approche de lui et tente de capter son amitié. Ce dernier cède assez facilement aux flatteries de son nouvel ami et reçoit volontiers de petits cadeaux sans soupçonner le moindre mal à ces complaisances. Souvent même une idée d'apostolat préside à cette rencontre. On veut protéger un enfant encore naïf et pur, le garder contre de mauvais compagnons. Que le règlement, qui a ses raisons d'expérience, intervienne et contrarie cette amitié: on oppose ses bonnes intentions, on s'offense de voir suspecter son innocence, et bientôt même on se croira victime d'une sottise persécution. Paul Kerr, quand il était *En pénitence chez les Jésuites*, a joué ce petit drame intime; il nous l'a gentiment conté dans sa correspondance de lycéen: « Ce gamin-là me tracasse à l'étude quand j'aurais besoin de travailler et à la chapelle, quand je veux prier. J'avais eu l'idée de prier pour lui, afin qu'il reste bien sage, bien pur, bien... digne

de mon amour, quoi ? En me confessant la pensée m'est venue de parler de mon malaise. Mais à quoi bon ? Je sens nettement que je n'ai pas jusqu'ici offensé le bon Dieu. C'est une chose que je subis et que mon bon sens désavoue. Cependant il est certain que tout en le désavouant très sincèrement, j'y ressens l'amorce du plaisir. Au fond, si ridicule que cela paraisse, je me trouve... comment dirai-je ?... flatté secrètement d'occuper peut-être une place dans ce petit cœur et je voudrais bien l'occuper tout seul. Donc amoureux et jaloux ! Comment sortir de là ? » Ce témoignage est un exemple de bien d'autres que l'on pourrait surprendre dans les cahiers personnels de nos collégiens. Même entre élèves du même âge, peuvent se contracter des liaisons dangereuses, celles qui se fondent exclusivement sur les qualités physiques, qui sont trop exclusives ou qui sont fécondes en jalousies. Si les jeunes sont laissés à eux-mêmes, ils risquent de commettre des erreurs fort préjudiciables à l'éclosion normale de leurs facultés, quand ce ne seront pas des fautes où sombrera la pureté de leurs mœurs. Si l'autorité intervient officiellement, peut-être tranchera-t-elle la question comme Alexandre trancha le nœud gordien ! Une rigueur injustifiée peut aigrir un cœur pour longtemps. Soit dit entre parenthèses, l'action discrète du confesseur ou directeur spirituel auprès de ses pénitents fournirait une solution plus facile en même temps que plus efficace. Quoi qu'il en soit, on comprend qu'au milieu de telles épreuves, la sensibilité puisse se déformer en même temps qu'elle se développe.

Le grand secret d'une bonne éducation consiste à satisfaire ce besoin naturel d'amitié, tout en évitant ces sympathies anormales qui sont une déviation de l'instinct sexuel. L'amitié n'est pas seulement, comme s'expriment les philosophes, une entité idéale dont on fait l'éloge *in abstracto*; c'est une réalité capable de fournir aux jeunes

gens un appui moral, une sauvegarde en même temps qu'un réconfort nécessaire. Saint François de Sales écrivait à sa Philothée: « On vous dira peut-être qu'il ne faut avoir ni affection particulière, ni amitié pour personne, parce qu'elle occupe trop le cœur et distraît l'esprit, mais ce serait vous donner un mauvais conseil; car si l'on a appris que les amitiés particulières nuisent infiniment aux religieux, il ne faut pas appliquer ces principes aux gens du monde. » Et j'ajoute: surtout aux adolescents.

Si pour préserver des mauvaises affections, on prohibe les bonnes, on empêche le jeune homme de satisfaire un besoin inné, on enlève à sa sensibilité un aliment sain et fortifiant. Tonner contre « certaines amitiés » sans rien définir, c'est s'exposer à être mal compris: inquiéter les âmes, ce n'est pas les diriger!

L'amitié est un antidote efficace contre un mal très fréquent à cet âge: la mélancolie. Il y a dans un jeune cœur comme une avidité morbide de goûter à la souffrance du moment qu'il se découvre un prétexte à se croire ou à se dire malheureux. On serait même prêt à se créer des douleurs pour avoir la satisfaction de les analyser. Les humanistes y soupçonnent une source féconde d'inspiration, ayant appris de Musset que

Les plus désespérés sont les chants les plus beaux.

Et puis dans l'intime de leur âme, ils goûtent cette douceur mystérieuse, cet étrange plaisir d'être tristes. *Est quaedam flere voluptas.* C'est l'heure où l'on dévore l'*Isolement* de Lamartine, où l'on s'attache à l'auteur des *Nuits*, où l'on parcourt les plaintes de René comme son propre journal. Le « vague des passions » pousse l'adolescent à n'avoir « plus conscience de son existence que par un profond sentiment d'ennui ». Le *mal du*

siècle le tourmente: il ressent une folle envie de mettre en exercice toutes ses puissances, il éprouve la crainte des obstacles qui s'opposent à l'accomplissement de ses désirs et, avec cela, il a peur d'être déçu même si son rêve devenait réalité. Le romantisme est tout autant une phase de la vie qu'une époque en littérature. Qui n'a porté quelque jour comme Chateaubriand son cœur en écharpe ?

Or la tristesse est mauvaise conseillère. C'est quand nous sommes tristes, disent les auteurs spirituels, que le démon nous tente, pour cette bonne raison qu'à ce moment l'appât du plaisir a plus de chance de nous attirer. La volonté morale défaille plus facilement lorsque l'âme se sent accablée. L'intelligence elle-même voit moins clair quand un nuage sombre monte du cœur à l'esprit. Les désenchantés sont les grands malfaiteurs de l'idéal; leur pessimisme éteint toute ambition, jette sur les plus légitimes espérances le lourd voile de la lassitude. Sous prétexte d'avoir découvert la sagesse de l'âge mûr, ils se montrent désabusés, se disent revenus de tout avant d'être allés nulle part. Ceux qui ont lu en quelque livre que « l'impassibilité est plus élégante que l'abandon », affectent la froideur et l'indifférence même si un feu secret les consume. Tout ce jeu, où la fantaisie et la passion ont trop de part, n'est pas bon à l'adolescent qui doit rechercher le calme et la quiétude nécessaires à la formation de son jugement comme à l'orientation de sa vie.

L'intelligence

La sensibilité imaginative de l'adolescent l'empêche souvent de voir les choses dans toute leur vérité. Subordonner les relations logiques des idées aux exigences du sentiment constitue une méthode d'étude fort périlleuse, parce que le goût subjectif risque de trahir la réalité en

la pliant à ses caprices. Cependant aucun âge n'éprouve plus d'inclination au jeu de la dialectique. Si l'on n'est pas toujours raisonnable, on est inlassablement raisonneur. Avec la personnalité de l'enfant s'éveille son intelligence, non pas encore peut-être la faculté impersonnelle qui sait apercevoir froidement les rapports exacts entre l'intellect et son objet, mais cette tournure d'esprit qui s'attache à la liaison des pensées, qui se plaît à scruter les causes et les effets, à distinguer les principes et les conséquences. Très versatile dans ses opinions, le jeune homme est d'une extrême rigueur dans ses raisonnements. Dès qu'il a posé des prémisses, il est inexorable dans ses conclusions. Sa courte vie ne lui a pas encore permis de recueillir les faits variés et nombreux qui limitent une vérité tout en lui servant de fondement.

Dans nos cercles littéraires, Dieu sait comme les orateurs en herbe ne perdent pas une occasion de discuter avec un art subtil, où paraît peut-être moins le souci de faire triompher la juste cause que de remporter une victoire personnelle! Avoir raison importe plus que d'être avec la raison. Le raisonnement devient un sport et les joueurs luttent à qui mieux mieux; l'essentiel pour chacun est de gagner la partie. Les organisateurs de ces joutes intellectuelles n'ont pas de peine à trouver des tenants d'idées contraires. Certains élèves se donnent même le malin plaisir, au cours de la discussion, de passer d'un camp à l'autre, dans l'intention obligeante de soutenir un parti plus faible, et aussi parfois de se procurer la gloire de faire pencher la balance du côté qui a l'avantage de posséder leur précieux concours. On n'a guère de convictions avant d'avoir sincèrement combattu; tant qu'on emprunte ses pensées des autres, on y tient médiocrement. Les jeunes n'ont que des idées abstraites, sans racines capables de les faire tenir au cœur et de les incorporer à la personne.

La seule forme concrète qui incarne leurs conceptions est le mot, trop souvent regardé par eux comme créateur de l'idée. De là l'illusion d'acquérir des idées en acquérant des mots. Aussi ils s'adonnent très volontiers aux exercices du vocabulaire, à preuve: la vogue récente que vient d'avoir dans les collèges le jeu des *mots croisés*. Les formules verbales les fascinent; une phrase élégante tient lieu d'un jugement profond. Dans leurs écrits, ils croient avoir rédigé une réflexion sérieuse s'ils ont réussi à mettre en œuvre un procédé littéraire. Quand ils lisent, le fond les touche moins que la forme; la grandiloquence les attire parce que l'éclat des vocables donne l'apparence du sublime. Les auteurs qu'ils prisent davantage, ce sont les artistes en style. Victor Hugo ne capte pas leur admiration uniquement par ses images pleines de rêve, mais aussi par sa façon merveilleuse de jongler avec les syllabes. Rien ne fait vibrer les Humanistes ou les Rhétoriciens comme ces tirades sonores, composées de mots jaillissant en étincelles avec, au bout, un dernier qui éclate en fusée. Un jour, un professeur de Belles-Lettres lisait en classe la VIIe pièce des *Contemplations* où le poète se vante d'avoir « mis le bonnet rouge au Vieux Dictionnaire ». L'auditoire faillit applaudir à la déclaration du principe: « Qui délivre le mot délivre la pensée. » Mais l'ivresse fut à son comble quand retentit le fameux vers:

Car le mot, c'est le Verbe, et le Verbe c'est Dieu!

Pour empêcher ses jeunes disciples de sombrer dans l'erreur, le maître dut lancer la terrible mais juste sentence de Louis Veillot: « Jocrisse à Patmos. »

Les mots imprimés revêtent encore, à leurs yeux, plus de prestige que les mots prononcés; une parole typographiée leur paraît une parole définitive et consacrée.

Certains élèves malins nous jouent parfois de mauvais tours: ils transcrivent dans leurs compositions telles jolies phrases d'un livre et surveillent ensuite nos corrections en marge. Si nous avons la maladresse de blâmer les métaphores empruntées, ils nous regardent avec un sourire narquois, ou réclament obstinément en faveur de leur texte. Nos bons amis ne se doutent pas qu'ils ont pu recueillir précisément une négligence de l'auteur ou que la citation cadre mal avec l'ensemble du morceau. J'en ai vu triompher en m'apportant une page de Bordeaux qui comportait, de toute évidence, une grosse faute d'impression infirmant la correction grammaticale d'une phrase.

Voulons-nous constater jusqu'à quel point va leur sujétion aux mots écrits? Aux examens, changeons les questions que fournissent les manuels; même si nous les rendons plus nettes et plus précises, bon nombre de candidats seront déroutés et confondront les choses les plus dissemblables. Pour la même raison, les élèves ont du mal à résumer un chapitre: quand ils tentent de se dégager plus ou moins des expressions de l'auteur, leurs pensées s'égarerent, parce qu'elles sont trop intimement liées aux formules qui les traduisent.

La lutte contre le verbalisme remplit l'histoire de la pédagogie. Rabelais a grande envie d'« occire » les « vieux tousseux » qui ont bien montré à Gargantua sa « charte » par cœur au point qu'il peut la réciter même à rebours, mais qui l'ont laissé « fou, niais, tout resveur et rassôté ». Montaigne peste contre les « écoles de parlerie » où de mauvais maîtres imposent aux enfants des idées toutes faites et « empennées comme des oracles ». Rousseau accuse son siècle de remplacer « l'étude des choses » par « l'étude des mots »; il en vient jusqu'à

prohiber tout à fait les livres dans l'éducation modèle d'Émile. Réclamations exagérées, mais qui signalent néanmoins deux abus authentiques. Toutefois qui dira si ce ne sont pas plutôt les adolescents qui tirent leurs professeurs vers cette pente dangereuse? Une réaction constante s'impose, autrement nous serons entraînés par nos disciples. D'instinct, ils sont livresques. Et comme les livres sont pour eux, pendant nombre d'années, l'unique source de renseignements, ils en viennent à l'illusion que les livres rendent compte de tout, que les mots sont des faits susceptibles de tenir lieu d'expérience.

Leur esprit contient pourtant un contrepoids naturel à ces excès dans leur goût pour les idées générales. Ils aiment les considérations de principes, l'étude des causes et des effets. Voyez leurs fiches: elles présentent surtout des sentences, des proverbes, des vues d'ensemble. Dans tous leurs devoirs, ils révèlent une tendance parfois périlleuse aux généralisations hâtives. On dirait qu'ils sentent, et peut-être pas sans raison, comme un besoin de synthèse avant l'analyse des connaissances humaines. De là leur curiosité universelle.

Parmi ceux qui se cultivent, il n'en est guère qui n'ambitionnent un jour ou l'autre de faire, comme l'on disait autrefois, « le périple des sciences », c'est-à-dire, qui ne prétendent à l'universalité du savoir. Un de mes élèves eut cette prétention de « se spécialiser dans l'encyclopédie ». Racontez à un groupe de jeunes la vie de Pic de la Mirandole qui, à l'âge de vingt ans, soutenait, à Rome, une thèse sur toutes les sciences connues, *de omni re scibili*; ils vont s'enthousiasmer et le prendre aussitôt pour modèle. Aussi, à leurs yeux, le professeur le mieux coté n'est pas le spécialiste le plus compétent en sa matière, mais celui qui est capable d'aller dans

toutes les classes et d'y paraître honorablement. Nos étudiants ont l'âme assez peuple, et comme Chrysale, ils estiment les maîtres « qui ont des clartés sur tout ». Cet idéal, ils essaient de le réaliser en eux-mêmes et travaillent à se donner une teinte de chacune des sciences. La culture générale, nécessaire avant la spécialisation, profitera de ces dispositions heureuses, pourvu toutefois qu'un appétit démesuré et désordonné ne les porte pas à s'éparpiller et à perdre ainsi le meilleur de leur temps.

Juger de leurs véritables capacités intellectuelles demeure une tâche ardue, parce que, à l'époque de la vie où la fonction principale de l'esprit est l'acquisition des connaissances, la mémoire joue un rôle prépondérant, et peut même, chez plusieurs, masquer l'intelligence. Ceux-là qui possèdent la facilité de retenir davantage, passeront pour les mieux doués.

Le vrai critérium qui permet de pronostiquer la fécondité de la vie mentale est l'aptitude à trouver une interprétation intellectuelle aux faits du dehors comme aux phénomènes intérieurs qui manifestent l'activité de l'âme. N'est-ce pas en ce sens que notre enseignement devrait amener nos élèves à se déclarer ?

La volonté

Mais l'activité du maître ne vaut guère sans la collaboration de l'enfant dont la volonté prend une large part dans le développement des autres facultés.

Si nous entendons la volonté dans son acception primitive, comme simple aptitude à poursuivre un bien convoité, nul plus que l'adolescent ne possède ce pouvoir : fougueux et passionné il s'élance avec ardeur vers l'objet de ses désirs. Sans doute il peut se tromper dans son choix, mais sa nature le pousse vigoureusement vers ce

qui lui paraît bon. Les médecins remarquent que, à l'âge de seize ans environ, le cœur croît plus vite que le reste du corps au point d'atteindre le maximum de son poids relatif. La pression artérielle augmente et la température s'élève d'un demi-degré Fahrenheit. Cette surabondance de sève dans l'organisme explique l'allure fiévreuse du jeune homme, son besoin incessant de se mouvoir : toute sa personne s'agite sous l'effet d'une violence continue. Ses forces progressent plus rapidement que ses besoins, et ce surplus déverse comme un trop plein de son être. Crier, courir, se débattre est une nécessité de son exubérance. A ce moment, le mater sans discrétion serait lui imposer une souffrance intolérable et peut-être aussi le porter à des pratiques honteuses, mais libératrices. La volonté, qui ne trouve pas à s'appliquer sur des éléments sains, risque de s'abandonner à des exercices corrupteurs où à la fin elle se dissout.

Impossible de discerner l'orientation de son vouloir sans tenir grand compte d'un mobile essentiel, à savoir : le sentiment. Tout ce que nous avons dit de sa sensibilité imaginative rencontre ici son application. Sa vie de rêve l'attire sans cesse vers un idéal qui, dans le lointain, lui sourit ; son âme souvent souffrante essaie de se dégager des vulgarités qui l'ahurissent et la blessent.

En général, l'adolescent n'est pas satisfait de son sort ; son cœur subitement agrandi ne parvient pas à se remplir d'une réalité mesquine. Il tend vers *autre chose*, aspire à un bonheur inconnu, dédaigne le présent banal et réclame un changement susceptible d'améliorer l'avenir. Une jeunesse de seize ans, a-t-on dit, « porte un révolutionnaire qui remue », un « anarchiste » en fait, sinon en principe. De là son indignation devant le règlement

qu'on lui impose, les résistances en face de toute contrainte Malencontreuse coïncidence: c'est à l'heure où l'on a le plus besoin de surveillance qu'on supporte le plus péniblement l'autorité. Que voulez-vous? quand un être dispose d'une activité excessive, il désire une liberté proportionnée pour la mettre en exercice. Toute loi est un point d'arrêt, une borne. Aussi apercevoir une barrière quelconque lui donne sur-le-champ l'idée de la renverser. Telle mesure sera volontairement acceptée tant qu'elle restera facultative; rendez-la obligatoire, aussitôt elle devient odieuse. Le grand secret consiste donc à faire agréer un précepte avant d'y obliger. Non, il ne sied pas de demander aux adolescents la même obéissance passive qu'on exige des enfants. Sans qu'on paraisse se soumettre à leur volonté, il faut au moins leur donner les motifs des règles imposées, de manière à obtenir l'adhésion de leur esprit. Éduquer un jeune homme, c'est le mettre dans un moule et parvenir à incorporer le moule à sa personne. Le jour où la discipline sera devenue chez lui une habitude et une conviction, son éducation sera faite.

L'enfant reçoit ce modelage quand on réussit à persuader son intelligence, et, pour ce faire, on a la grande ressource de sa moralité naturelle. Son besoin instinctif d'idéal, son ambition de rectifier tout ce qui l'entoure, décèlent en son âme le sens de l'honnêteté et de la droiture. Ses critiques mêmes expriment — d'une façon peu aimable, si l'on veut, — son appétit de perfection. N'y a-t-il pas jusqu'à son extrême sévérité pour les autres qui en témoigne? Voyez avec quelle perspicacité il découvre les défauts de ses maîtres. Qu'un professeur commette une fois telle incorrection toute semblable à celle que lui se permet tous les jours, il va crier au scan-

dale et clamer son indignation. Comment donc concilier cette rigueur avec sa propre légèreté? Contradiction moins profonde qu'elle ne le paraît: l'adolescent juge avec son sens moral et agit avec ses passions ardentes. Au fond, ses fredaines sont peut-être plus souvent des erreurs que de vraies fautes; il se laisse emporter sans y penser et demeure lui-même surpris de ses incartades. Si un homme de tact et sympathique savait à propos l'arrêter, et lui dire avec une bonté paternelle: « Regardez donc, mon bon ami, vous voyez bien que vous allez faire une sottise »; neuf fois sur dix, l'élève, profitant de ce moment de réflexion, se reconnaîtrait et reprendrait le droit chemin. Non pas que sa raison, à elle seule, suffise à projeter devant la volonté une lumière toujours nette et sereine. Trop dominée par l'imagination et circonvenue par le sentiment, elle reste un guide suspect qui a besoin d'être contrôlé. Il importe quand même d'y faire un constant appel: plus on l'exercera, plus on la rendra apte à remplir son office. Néanmoins tant que sa formation demeure incomplète, une règle extérieure s'impose; un garde-fou solide doit marquer l'extrême limite du permis. Transporter la barrière du dehors au dedans, voilà l'objectif à poursuivre.

Dans son action sur l'esprit de son élève, l'éducateur tiendra compte de deux ressorts puissants bien propres à stimuler tour à tour la volonté d'un adolescent: la timidité et le courage.

La fougue des passions, le sang généreux, éveillent en un jeune homme une aptitude à lutter, toujours accompagnée de l'intense envie de mettre en œuvre cette faculté nouvelle. Rien ne lui plaît autant que la perspective de vaincre un péril: toute bravoure comporte un reflet d'idéal. Naturellement les côtés nobles d'une cause

l'attirent plus que son utilité. Parler des profits à tirer, des avantages à réaliser, n'est pas le moyen le plus sûr de l'entraîner au travail. Capable d'un élan désintéressé, il se sent flatté non seulement qu'on le reconnaisse, mais qu'on ait confiance en son cœur généreux. A son égard, la discipline la plus pure sera bien souvent la discipline la plus pratique.

Cependant il ne possède pas encore la vertu parfaite du courage, car la vertu exige la pleine possession de soi-même et la libre disposition de sa volonté. S'exaltant sans efforts, il ne réussit pas à surmonter de longues difficultés. Faute d'équilibre, dès que sa nature ardente mais débile a perdu son élan, il chancelle et s'affaisse. Son enthousiasme sincère se brise devant le moindre obstacle; la crainte d'un échec et la vision troublante de la honte qui s'ensuivrait, l'arrêtent en ses meilleurs desseins. Au fond, sa timidité est fille de la vanité.

Entrant dans la vie comme sur une scène, il se préoccupe fort de l'impression produite sur les spectateurs par sa petite personne. Qu'est-ce que ses maîtres ou ses camarades vont penser de lui? qu'est-ce qu'ils vont dire de lui? Affreuse anxiété qui torture son âme et souvent la réduit à l'inaction. Tel élève n'ose pas parler, n'ose pas même passer devant un groupe; il a trop peur qu'on rie de lui. A-t-on jamais mesuré l'influence de la moquerie dans les collèges? Despote tyrannique et capricieux. Devant ce spectre, l'enfant se dédouble, refoule au fond de lui-même, en un sanctuaire impénétrable, ses sentiments vrais et ses légitimes tendresses; au dehors, en face de ses compagnons moqueurs, il s'évertue à montrer une surface commune et met tout en œuvre pour paraître « comme les autres ». L'attitude à prendre, c'est là tout un problème pour lui! Surpris d'être tout

à coup si haut de taille, il ne sait plus de quelle manière se tenir, marcher ou s'asseoir. Tantôt il se gourme, se cambre, cherche une contenance en des allures compassées; tantôt il enfonce résolument son chapeau sur sa tête et ses mains dans ses poches, croyant prendre une posture dégagée; sa conversation sera affectée et cérémonieuse, à moins que par une réaction inconsciente, il n'use d'une langue verte et de mots incongrus avec la naïve illusion de sortir du conventionnel.

Moins orgueilleux que vaniteux, il tient plus à paraître qu'à être; après un semestre d'oisiveté, il copiera aux examens dans l'intention unique peut-être d'exhiber une bonne note devant ses confrères. En récréation, il affichera une aisance empruntée qui lui semble de bon ton. Le superflu, cette chose si nécessaire à tous, lui est particulièrement indispensable: il se privera d'un sous-vêtement pour se procurer une épinglette.

Un caractère de cette trempe subira de toute force le haut prestige de l'opinion, puissance non moins impérieuse que mystérieuse. Un fin psychologue a pu écrire: « L'adolescent cède plus aux penchants d'autrui qu'aux siens; l'amour-propre fait plus de libertins que l'amour. » De là l'importance de créer autour des jeunes une opinion salubre; de là la nécessité d'activer le souci légitime d'une bonne renommée. La proclamation des notes de conduite et de succès dans les études, voilà un moyen bien connu d'éperonner les ardeurs et de soutenir les courages. Le *Ratio Studiorum* des Jésuites, en se fondant sur une longue expérience, atteste que « l'émulation est un des ressorts essentiels dans l'art de conduire les hommes ». Les élèves ont besoin d'être stimulés; ils ont besoin aussi de se comparer: parce qu'ils n'ont pas assez vécu, ils manquent d'une base fixe d'appréciation

morale. Un directeur spirituel demandait un jour à son jeune pénitent: « Est-ce que vous vous considérez comme un bon garçon? » Hochant la tête, celui-ci répliqua: « Ça dépend... je ne connais pas assez la conscience des autres pour être en état de me classer. » Façon élégante d'attribuer au relatif la valeur de l'absolu. Quel dommage qu'on ne puisse donner des notes à la conduite morale comme aux résultats des examens!

Apprendre à l'adolescent à régler ses mœurs selon l'honnêteté, c'est-à-dire de manière à mériter l'estime de ses semblables, n'est-ce pas développer en lui un principe d'action qui l'aidera à garder toujours la voie droite? Loin de nous la pensée de faire dépendre l'honneur uniquement de l'opinion, chose légère et mouvante, souvent capable de le fausser! En tout cela, là conscience a son mot à dire, et ce doit être le dernier mot. Que l'on distingue bien entre la fierté légitime et le vice de l'orgueil: si l'honneur est de l'amour-propre bien compris, l'amour-propre est de l'honneur mal compris.

Il importe de savoir découvrir et mettre en œuvre l'éveil de la personnalité au moment où un jeune homme passe de l'enfance à la virilité. Le sentiment qui accompagne cette « seconde naissance » suscite en son âme l'ambition de s'affirmer. Il veut qu'on le remarque, qu'on s'occupe de lui. Un écolier, que j'ai connu, décida un beau matin de se faire punir. Sait-on pourquoi? Parce que, dit-il à ses confrères, on ne me *voit* plus dans la maison. Crânement il alla violer une défense formelle de l'autorité sous les yeux du surveillant. Il attrapa comme de juste trente lignes de latin. Ensuite, faut-il l'avouer, jugeant la punition mal proportionnée à la faute commise, il faillit quitter le collège pour « soutenir ses droits ». Combien d'élèves organisent le chahut, non

par mauvais esprit, mais dans le secret dessein d'affirmer leur personne devant un maître ou devant leur classe, de prendre un instant l'attitude d'un chef? Ils se posent en s'opposant. Penser ce que pensent les autres, faire ce que font les autres, c'est banal; mais avoir des idées saugrenues, dire des paradoxes, voilà qui donne du relief, ou du moins attire l'attention! On leur prêche d'être quelqu'un; ils le veulent, certes, même avant de se demander qui ils seront.

Conclusion

Mentalité étrange et bien spéciale que l'éducateur doit connaître à fond s'il veut toucher les ressorts de ces âmes mobiles. Nécessité donc de suivre la croissance de leurs facultés et de s'adapter aux diverses phases de leur évolution. N'anticipons pas sur sa marche: pour avoir trop vite traité les enfants comme des hommes, souvent il a fallu ensuite traiter les hommes comme des enfants.

L'adolescent est complexe. Un flot de passions jaillit de son cœur, passions nouvelles et violentes qui l'assaillent subitement et le désespèrent. Rien ne sert aux maîtres optimistes de se leurrer: la prudence reste ici plus de saison que la confiance. Si le trouble existe, l'ignorer n'est pas le supprimer. A la vérité, il ne se manifeste pas toujours au dehors avec la même véhémence. Des enfants habitués à la maîtrise d'eux-mêmes ou fortement dressés à l'obéissance, peuvent se contraindre et garder un calme apparent. Faut-il s'en réjouir? Je ne sais. Les passions sont une force et, trop comprimées, elles tarissent; ou bien le torrent se fraye un passage souterrain, coule longtemps sans rien révéler de son impétuosité. Mais vienne une occasion propice, il va sourdre

à l'heure où peut-être personne ne sera là pour le canaliser selon l'économie de la vie morale. Parfois aussi l'adolescence retarde; des jeunes gens grandissent avant d'éprouver la crise des sens et la secousse de leurs facultés; plus tard cependant cette mauvaise passe peut survenir avec non moins de fougue et de péril.

Puisque les états psychiques d'un jeune homme ne présentent pas les mêmes caractères que ceux d'un adulte, il importe de ne pas donner à ses paroles la même portée et de ne pas juger ses actes avec la norme ordinaire. Un vieux professeur proposait le principe suivant pour apprécier la conduite des élèves: « Un petit qui fait une bêtise fait une petite bêtise, un grand qui fait une bêtise fait une grande bêtise. » Proportion mathématique qui règle trop facilement la responsabilité de ceux qui traversent la période de la vie justement appelée « âge difficile »!

La tâche est plus ardue et le succès est au prix d'une longue patience et d'une parfaite dextérité. D'ailleurs, ne regardons pas le feu de la jeunesse comme un obstacle à sa formation. Bien au contraire, selon le proverbe « on bat le fer quand il est chaud », parce que, à ce moment-là seulement, il peut se modeler, prendre une forme convenable et utile. Sans passions, combien compterait-on de vertus? Un moraliste a fort bien dit: « Une bonne résolution n'est qu'une passion fixée. » Au lieu de les éteindre, il faut plutôt les activer, à condition de savoir en même temps les orienter vers le bien. Adoptons l'adage anglais: *Inspire enthusiastic activity.*

Alors que l'esprit comme la chair offre plus de plasticité, l'occasion se présente de donner un élan à telle bonne habitude, de corriger tel défaut. Mettons à profit, avant leur reflux, les vagues d'enthousiasme qui sou-

lèvent l'âme vers les sommets. Il y a toujours une date où l'adolescent concevra mieux l'amour de la patrie, le dévouement à l'Église, la grandeur d'une belle cause; un instant où il pourra plus aisément comprendre l'idée du devoir, le sens de la responsabilité. Que l'éducateur épie cette heure favorable et lance le mot opportun! Quel doigté et quelle souplesse ne faut-il pas dans l'accomplissement de cette œuvre délicate? William James nous avertit fort à propos que les procédés pédagogiques les plus sûrs et les plus universels ne s'appliquent justement « que par le canal d'un esprit ingénieux ».

Le premier soin du maître consistera donc à étudier son élève. Qu'il surveille les indices extérieurs trahissant l'évolution des facultés mentales, ou mieux qu'il tente de le faire parler avec une entière sincérité! Dans une maison d'éducation, il devrait toujours y avoir un lieu où les adolescents puissent trouver un débouché à leurs sentiments intimes, une place où ils puissent tout dire ce qu'ils pensent et ce qu'ils sentent devant un confident discret. La direction spirituelle leur sera particulièrement utile à cet âge où la pudeur naissante refoule toutes les facultés inquiètes dans les arcanes de la conscience. Trop souvent ils s'entourent d'une solitude farouche dont ils ne sortent que pour raviver les flammes malsaines qui les consomment, au contact de camarades atteints de la même maladie. Le secret où le cœur s'enferme, le ronge encore plus que les passions elles-mêmes. Un seul remède le sauvera: la confiance et l'abandon en de doux entretiens avec un homme capable de les comprendre et de les conseiller.

A ce compte, le prêtre ne serait-il pas l'éducateur tout désigné des adolescents? Âme virginale toujours fraîche, toujours neuve, toujours éprise d'un idéal sacré. Y a-t-il

quelqu'un plus en état de s'harmoniser avec la jeunesse pleine d'enthousiasme mais déjà tourmentée par les problèmes de la vie? Même s'il n'est pas confesseur, il garde sur son visage un religieux mystère qui facilite les aveux. Sur sa tribune, à son bureau, voire en récréation, il porte toujours un peu avec lui son confessionnal sans cesse ouvert à tous ceux qui veulent déposer un fardeau intime ou recevoir des paroles de paix. Pensée consolante pour le prêtre éducateur, si jamais il se sent tenté de jeter un regard de regret vers le ministère paroissial où la grâce de son sacerdoce trouverait, semble-t-il, un plus complet épanouissement. Non. A la vérité, orienter les âmes, c'est encore une excellente façon de les diriger; surtout quand on songe qu'une fois engagées dans la bonne voie, elles n'en sortiront pas, même aux jours de la vieillesse: *Adolescens iuxta viam suam, etiam cum senuerit, non recedet ab ea* (Prov. XXI., 6).

Paul-Émile FARLEY, C. S. V.

Professeur au Séminaire de Joliette

Mars 1927